

ANNIE  
SAUMONT

MICHEL VOLKOVITCH

Les anciens parmi nous s'en souviennent : Annie Saumont n'a pas manqué une AG de l'ATLF tant qu'elle a été traductrice, des années 70 aux années 90. Elle était entrée en traduction sur le tard, à 45 ans, après avoir publié ses premiers livres. Elle a mis en français, entre autres, Fowles, Naipaul, Gordimer, mais la postérité a surtout retenu son épatante relecture du *Catcher in the Rye* de Salinger, qui éclipsa largement la version précédente. Elle y déploie notamment toute son aisance dans le maniement de la langue parlée. Elle-même préférait ses traductions de Simon Burt, injustement méconnu, dont l'écriture vive et tendue ressemblait à la sienne.

Pendant vingt ans elle a mené de front la traduction et l'écriture. Elle le raconte dans l'entretien qu'elle nous accordait en 1993, dans notre n°6. Puis, le succès venant peu à peu, elle s'est entièrement consacrée à l'écriture. S'adonnant exclusivement à la nouvelle, genre mal-aimé en France, elle n'aura jamais connu les gros tirages, mais nos critiques, bien inspirés cette fois, lui ont tressé une belle collection de couronnes, saluant son écriture inventive, novatrice et pourtant accessible.

Ses histoires, bien souvent, sont d'une violence et d'une noirceur extrêmes. Il y a là de quoi étonner ceux qui ont connu cette femme adorable, si discrète, si frêle et douce – malgré la volonté de fer qui la soutenait dans son travail acharné.

Elle avait renié ses tout premiers livres, mais il faudrait qu'un jour un volume de Bouquins rassemble tout ou partie du reste. Les jeunes traducteurs trouveraient là, dans *La terre est à nous*, *Je suis pas un camion* ou *Moi les enfants j'aime pas tellement*, par exemple, une des meilleures leçons d'écriture qui soient.